



Une Lanterne N°387

Extraits du Livre de Simon Buttica, docteur en théologie, professeur des traditions anciennes chrétiennes : « *Avant le péché originel* » (2022) N° 3

L'histoire de Zachée, collecteur d'impôts, relatée seulement par Luc, en tête de son chapitre 19, retrace en miniature, ce que fut la compréhension du péché dans la pratique de Jésus. Rappelons que le lexique du « péché » (l'emploi de ce mot) n'est pas celui de Jésus : on quètera en vain une définition du péché ou un diagnostic de culpabilité dans sa prédication. Rappelons aussi que les « pécheurs » sont en général des non-pratiquants que leur condition sociale ou professionnelle avait détachés des usages de la Loi religieuses, et qui étaient voués au mépris par les pharisiens. Pour Jésus, le vocabulaire utilisé n'est pas celui du péché (l'opinion commune) mais de *l'égarement* : il est venu chercher et sauver (remettre en amitié avec Dieu) qui s'était égaré, *perdu*. Son comportement face à qui est qualifié de pécheur, est un « dire » et un « faire » : il adresse une parole qui n'enferme pas, (*descends, je viens chez toi!*) et qui « change » le cœur de la personne jugée, écartée de vie sociale, condamnée. Du coup la fonction de l'argent s'inverse chez Zachée : il n'en profite pas pour s'enrichir, il fait profiter de sa richesse. L'argent n'est plus ce qui brise les relations, mais permet d'en tisser. Nous pouvons ici lire la pensée de Jésus : tout mettre en œuvre, non pour condamner, mais pour remettre en lien avec Dieu et avec les autres. Pas besoin de sacrifices ni de baptême pour la rémission des péchés (on comprend mieux la distance que Jésus a prise avec son maître, J-Baptiste), les retrouvailles de l'être humain égaré avec Dieu ne sont pas la grâce du dimanche, mais un événement du quotidien ; le lieu n'est plus le Temple, mais la simplicité de l'accueil domestique. Du coup, l'exclu est mis en communion avec les autres et avec Dieu, la perte devient retrouvailles, le péché se change en salut !

Mais si Jésus ne maudit ni ne condamne ceux que la société de son temps dégrade au rang de « pécheurs », sa prédication n'en est pas pour autant vierge de toute critique. Sa cible ? Les « faux justes ». Ce que met en relief une parabole célèbre de Luc (18, 9-14) : l'histoire du Pharisien et du collecteur d'impôts (un pécheur). Une fois encore le vocabulaire du péché ne se lit pas sur les lèvres de Jésus. C'est dans la prière que l'on rencontre ce vocabulaire : « Dieu, prends pitié du pécheur que je suis ! » L'homme est entré dans la sphère religieuse de la société que représente les paroles du Pharisien qui se prétend non-pécheur, à l'encontre des voleurs, malfaisants, adultères ou comme le collecteur d'impôt, il en est prisonnier.

Ici le pharisien décrit le péché par une pluralité de vices sociaux, et le définit en opposition à une interprétation de la justice liée à des préceptes religieux. Or Jésus, ne situe pas l'humanité devant de Dieu à partir d'une justice sociale ou religieuse, il n'y a pas un « juste » et un « non juste » en fonction d'une application d'un loi, morale ou religieuse, Dieu seul peut donner le qualificatif de « juste » à qui avoue sa « faiblesse ». Mais il laisse celui qui se croit juste en fonction de sa pratique qui l'autojustifie en prenant la place de Dieu, il laisse cet humain dans son égarement. Il ne peut rien faire, d'ailleurs, il le laisse dans son rêve de (faux) juste ! Jésus s'en prend donc à l'erreur fondamentale de la fausse justice née d'une interprétation erronée de la Loi. C'est là, pour le Rabbi de Nazareth, le vrai péché : se prendre pour Dieu et vilipender (rejeter, bannir) les autres humains.

On le voit, ce que l'on nomme « le péché », n'est pas autre chose qu'une aliénation à son égo, à ce que les sciences humaines désignent par *narcissisme*. C'est parce qu'il se place au centre, se prend pour Dieu, se justifie lui-même, que le Pharisien demeure dans son aveuglement qui est une image de ce que pourrait être ce que nous appelons le « péché ». (*à suivre*)

Homélie 14° dimanche

(le 08, à 17h30 à Lézignan-Corbières / le 09, à 10h30 à Boutenac)

Dans l'évangile de ce dimanche, on voit Jésus tressaillir de joie parce qu'il découvre à travers son ministère le penchant de son « Père » pour ceux qu'il appelle les « tout-petits ». Arrêtons-nous donc sur ce terme, comme avec un zoom que l'on focalise sur un détail, pour nous permettre de mieux l'apprécier.

Déjà, dans le texte grec original, il n'y a pas d'article. Un infime détail, mais important pour le sens du texte. Quand Jésus emploie le mot « tout-petits », il ne s'agit pas d'un nom (puisque'il n'y a pas d'article) mais d'un adjectif. Dieu ne se révèle donc pas aux enfants de la petite section de l'école maternelle, mais à ceux qui, dans la société, se sentent « petits », c.à.d. peu de chose, faibles, écrasés, méprisés.

Être « tout-petits » désigne donc ceux qui ont conscience de ne pas exister car on ne leur adresse pas la parole, et/ou que l'on les traite de tous les qualificatifs péjoratifs. Pourtant, à l'inverse de ceux qui « savent », qui disent « savoir » ou croient « savoir », (finalement ceux qui se suffisent à lui-même), le fait d'être « tout petits », les mène à reconnaître qu'ils ont besoin des autres. Ils éprouvent le besoin d'être aimés, soutenus, considérés. Mais n'ayant pas de réponse, souvent, ils se tournent vers Dieu. Quel est pour eux le message de Jésus ?

« Venez à moi vous tous qui peinez sous le poids du fardeau ... » Le texte grec, au niveau littéral, est riche : « Venez à moi, tous les peinant et ayant été chargés... » Nous avons deux participes : le premier, « les peinant », participe présent, évoque une situation actuelle, qu'ils vivent. Le second, les « ayant été chargés », est un participe passé à la forme passive, signifiant que la charge subie vient d'ailleurs. Le fait que ces mots soient liés par la conjonction « et », semble vouloir dire que le poids vient de cette charge non choisie, dont ils ne peuvent se défaire.

Or, si Jésus, au nom de sa mission divine, les invite à venir à lui, c'est pour leur dire que cette charge ne vient pas de Dieu. Dieu n'est celui qui les a chargés. Bien au contraire, et l'image du joug que Jésus utilise ensuite nous aide à le comprendre : Dieu est celui qui vient partager la charge pour les en soulager, comme les deux bœufs attelés au même joug, peinent au même labeur. Vous noterez que Dieu n'enlève pas le charge - ce que l'on souhaiterait-, il vient la porter avec qui est à la peine. C'est d'ailleurs bien le sens de : *Je vous donnerai le repos*. Car, littéralement, d'après le grec, il faudrait traduire : *Je vous retiendrai à côté de moi*.

Il y a dans ces versets une tendresse incroyable, une délicatesse débordante. C'est un peu comme le chien épuisé par une longue journée de chasse que son maître appelle à venir se coucher à ses côtés ; un peu comme le gamin fatigué que l'on invite à venir dans ses bras pour lui offrir la possibilité d'un abandon apaisant et ravigotant.

.....
Ceci dit, frères et sœurs, ne sommes-nous tous pas, quelque part, « tout-petits » ? Ne portons-nous pas tous, à des niveaux différents, mais bien réellement, chacune, chacun, notre fardeau ? Si nous reconnaissons être un « tout-petit », mais quelle chance ! Car alors, à travers les paroles de Jésus, Dieu vient nous caresser au plus intime, en profondeur, libérant dans notre cœur, une force vive, une impulsion de vie.

Jésus nous dit donc, aujourd'hui, que Dieu veut transformer notre collier de cheval en un joug bienfaisant, pour que nous ne soyons pas seuls à soulever et porter notre charge. Laissons-le faire, acceptons d'être « tout-petits ». Nous serons gagnants puisque, à la peine, Dieu nous offre le repos, à la lourdeur, la légèreté, au poids de l'isolement, une entraide bienfaisante, stable et permanente. *Venez à moi*, nous dit-il : Allons à lui, pour qu'il nous aide à avancer, cahin-caha peut-être, mais à avancer quand même, sur notre chemin !

Amen !